

**PAS DE VÉLO À PETITES ROUES DE SUPPORT,  
OU «LA MERDITUDE DES CHOSES»**

Lorsque Gunther Strobbe - le personnage central de la coproduction flamando-néerlandaise *La Merditude des choses* (titre original: *De helaasheid der dingen*) avance dans la vie, il le fait à vélo ou en train. Sans vélo, il est obligé de marcher, mais, contrairement à son père, Gunther, treize ans, n'y tient pas. Le train traverse son village à grand fracas, franchit le pont du canal où se baignent les

filles qui ne sont pas encore pour lui: à l'intérieur de son champ visuel, mais hors de sa portée, tout comme le train miniature d'un ami qui longe un cimetière. Mais à mesure que le temps passe, Gunther l'emprunte, ce train, et de plus en plus souvent. Pour se rendre à l'internat, loin de son père chancelant et de ses oncles asociaux; en ville où, plus tard, avec vue sur le chemin de fer, il écrira son premier livre qui raconte comment, en cours de route, il regardait en direction du versant caché des terres fraîchement retournées.

Comment Gunther apprit un jour à rouler à vélo, le réalisateur Felix Van Groeningen ne le montre pas. Son film ne s'appuie que partiellement sur le livre semi-autobiographique du même nom, que l'on doit à Dimitri Verhulst (\*1972)<sup>1</sup>. Mais il ne serait guère surprenant que Gunther ait dû apprendre tout seul, sans aide ni roues de support. Le film couvre l'année où, avec son père «Celle» (Marcel), il habite chez sa grand-mère et les trois frères adultes de son père. La mère de Gunther a depuis longtemps disparu du paysage.

La vie dans le petit village de Trouduc-Les-Oyes consiste à oublier. Les jours s'usent à force de picoler, l'alcool sert à tuer le temps, jusqu'à ce que le syndrome de Korsakoff ou la démence viennoise emportent les derniers souvenirs. Gunther est l'exception dans la famille: il se souvient lucidement. Il voit les gens là où ceux-ci ne le voyaient pas. C'est un regard douloureux qu'il tourne vers la face obscure de son existence et que lui inspirent sa prochaine paternité fortuite et la parution de son premier livre.

En introduisant ce canevas - et ce, indépendamment du livre de Verhulst -, Van Groeningen fait précisément en sorte que *La Merditude des choses* ne stagne pas dans une chronique familiale sans caractère. Il s'agit en l'occurrence d'un portrait de famille qui doit sa densité à des choix et aux conséquences qui en découlent dans le présent: l'histoire va-t-elle se répéter? On pourrait même aller jusqu'à considérer ce regard et ce jugement comme une autoanalyse métaphorique du pays flamand; un sujet populaire à la manière de Brueghel, de l'humour noir en abondance et un bas-ventre catholique pris de convulsions. Mais ce qui

étonne, c'est qu'en dépit de tout, la conclusion de Van Groeningen demeure optimiste.

Par des phrases ingénieuses, pleines d'impertinence et d'ironie, en voix *off*, l'adulte Gunther fait du spectateur le complice de ses pensées. Souvent, la voix conteuse dans un film adapté d'un roman dénonce un manque de visualité, mais ici, dès la première prise de vue, elle crée un lien avec le spectateur, décrivant ce que Gunther voit précisément dans les images de sa jeunesse, dans le paysage qu'il contemple. En outre, le style inventif et le ton railleur en disent long sur la personne du narrateur; quelqu'un qui participe en même temps qu'il observe; qui, depuis le bord de la route, regarde la vie qui ne sera pas la sienne. Ce qu'il fait avec autant d'amour que de cruauté. Débutant de quatorze ans, Kenneth Vanbaeden a donc relativement peu de texte. Les yeux plissés, il constate, jauge et juge, tandis que sa silencieuse déchéance se mue peu à peu en choix; celui d'une voie qui lui appartienne en propre.

Par le truchement de la caméra, toujours aux aguets, à demi dissimulée derrière une épaule ou un objet, le spectateur ne tarde pas à se retrouver dans les souliers du témoin participant qu'est Gunther. Par ailleurs, filmée au téléobjectif avec une petite profondeur de champ, la texture grossière des choses intensifie encore la proximité des autres personnages et l'intimité du contact que l'on a avec eux. La plus belle illustration en est donnée par la scène du concours de beuverie en plein air. Ici, la caméra se pose continuellement au milieu du public. Elle ne choisit pas l'endroit d'où l'on a le meilleur panorama, mais un point de vue chaotique qui pourrait être celui d'un garçon de treize ans, slalomant parmi les gens dans l'espoir de glaner chez eux quelque clin d'œil approbateur.

Typique de *La Merditude des choses*, la scène de la joyeuse beuverie témoigne du souci des scénaristes d'amorcer le rire et de le subtiliser ensuite au regard du spectateur. La tragédie d'un garçon qui était voué à la chute devient palpable. Ces émotions abrasives qui oscillent entre douceur et amertume, maussaderies et couillonnades, poésie et obscénités, entre aimable foutoir et abandon criant font la force de ce film. Gunther



Scène de *La Merditude des choses*.

observe, aussi impuissant qu'impitoyable, sous la forme d'une interrogation, disons d'une question rhétorique. Lorsque, après une visite familiale qui débouche sur une déception, sa tante et sa cousine s'en retournent vers l'homme qui les maltraite, il reconnaît froidement avoir été interpellé par le fait que toute expression de beauté était vouée à l'échec ou abandonnait son village. La musique joue en cela un rôle déterminant. Les meilleures blagues s'accompagnent de poignants accords de cordes, au point que, si l'on rit encore, on ne peut que rire jaune.

La dynamique du film, authentique, puissante, vient de ce que Van Groeningen n'a pas son pareil pour créer une atmosphère. Partout où la caméra pose son regard, les recoins de l'image sont remplis d'imperfections: un morceau de plastique orange accroché à la façade de la maison, l'église clôturée en vue d'une rénovation, un cendrier plein, un T-shirt sale, des vomissures, le bord du trottoir, le cahier de punitions de Gunther écorné, et ce petit (mal)heur aussitôt utilisé par le réalisateur: le bébé qui roule hors de sa couverture sur la table du bistrot. En même temps, on sent la lumière du soleil qui, à contre-jour, inonde la caméra; la pluie qui éclabousse Gunther en plein visage alors qu'il

est rejeté par son unique petit ami, Franky; le brouillard qui plane dans la taverne où on a trop fumé. Lorsque, à vélo, Gunther se suspend au bras de son oncle Petrol qui, sur un engin motorisé, le tracte, les flancs de sa vareuse claquent allégrement au vent.

Le film a reçu un accueil enthousiaste en Flandre et aux Pays-Bas. Certains critiques néerlandais l'ont même déclaré meilleur que le livre. Il a été sélectionné pour le prestigieux festival du film de Toronto et a eu l'honneur de sortir en première lors de la Quinzaine à Cannes, où il décrocha le prix Art et Essai. Mais les visiteurs de Cannes 2009 se souviendront surtout d'un spectacle bien spécifique: les acteurs du film qui, dans le plus simple appareil, enfourchent leur bicyclette pour une petite promenade dans la mondaine cité balnéaire.

**KARIN WOLFS**  
(TR. A. DEWITTE)

*La Merditude des choses* est distribué en France par MK2 Distributions.

1 Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 1, 2008, pp. 83-84.